FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

XV. Le sanctuaire de la muse.—Préliminaires d'hostilités.

Nous vivions la chanoinesse et moi, en camarades, comme le font deux athlètes qui ont éprouvé leurs forces et se sont voué un mutuel respect. Elle n'ignorait pas que mon empire était bien affermi sur ses bases, et je savais qu'une fois montée elle haissait vigoureusement. De là motif des deux parts de se tenir sur le pied de paix et de ne pas violer nos limites. J'y joignais de loin en loin quelques attentions ou un mot flatteur, ce qui me mettait fort avant dans les bonnes grâces d'une muse accessible aux bons procédés. Ainsi nos rapports étaient excellents et nos relations familières.

Le temps n'est plus où la poésie abritait ses enfants dans des palais; c'est un commerce bien déchu depuis que l'humanité se précipite vers la vie réelle. Le logement de la chanoinesse se ressentait de ce délaissement général. Il se composait de deux pièces, à l'entresol, accompagnées d'une petite cuisine; le mobilier n'y brillait que par la date et la simplicité. La grande décoration consistait en quatre portraits suspendus aux murs et qui représentaient la divinité du lieu sous des costumes variés et par des procédés différents, huile, pastel et crayon. Ici, elle avait une harpe sous les doigts; là, sa main reposait sur du papier blanc; plus loin, elle plongeait la plume dans l'écritoire; ailleurs enfin, comme le page de Malborough, elle ne portait rien et se passait d'attributs. Çà et là, comme pour dissimuler les vides de l'ameublement, une robe s'égarait sur des chaises et une pantoufle sur le parquet: c'était un tribut payé à la rêverie et un signe de cette négligence qui sied à l'inspiration. Couleur locale, voilà tout. Cela n'empêchait pas la chanoinesse d'être fort enorgueilli de ce qu'elle nommait son salon et d'en parler à tout propos: l'imagination embellit tant de choses.

Lorsque je me présentai chez elle, la clé était à la porte de l'appartement, circonstance d'où résultaient deux faits: d'abord, que cet intérieur ne cachait pas de mystère; ensuite, que le service n'y était pas très compliqué. Je ne me crus pas néanmoins fondé à user de cette confiance et à pénétrer dans son domicile aussi familièrement. Par une pression exercée sur la sonnette, je signalai ma présence et attendis. Cette discrétion eut peu de succès, et un: "Entrez donc!" lancé à toute voix de l'intérieur de l'appartement vint me signifier que, si la clé avait été laissée en dehors, c'était pour qu'on s'en servît. J'obéis, et m'introduisis dans la première pièce: personne; dans la seconde, personne: le logement paraissait abandonné. J'allais me retirer, lorsqu'un: "Ici!" partit des même poumons me mit sur la voie, et, marchant à tâtons, j'arrivai dans un laboratoire éclairé par un jour de souffrance et où se dessinait, au sein de flots de fumée, une silhouette douée des plus vigoureuses proportions.

C'était la chanoinesse en habit de combat et dans le feu de ses compositions culinaires. Jamais spectacle n'eut sur moi plus d'effet; je vivrais mille ans, comme les patriarches hébreux, qu'il ne me sortirait pas de la mémoire. Armée d'une cuiller à pot, la divine Eulalie s'en escrimait avec cette dextérité qui naît de l'habitude, la plongeait dans le récipient exposé à ses fourneaux, la retirait et l'égouttait à l'aide de petits coups frappés sur les bords; parfois même, dans le feu de l'entretien, elle s'en servait comme d'un bâton de mesure et en gesticulait d'une manière alarmante pour mes vêtements. Telle était la scène. Le costume était assorti. Point de robe: la température du local n'admettait rien de superflu; mais un simple jupon surmonté d'une camisole des plus indiscrètes que l'on puisse imaginer; puis, sur la tête, un mouchoir à la créole d'où s'échappaient avec quelque désordre des mèches de cheveux rebelles à l'emprisonnement. Ajoutez-y un embonpoint affranchi d'entraves et des manches relevées bien au-dessus des coudes, et vous aurez une idée assez complète du tableau que j'avais sous les yeux.

A peine eus-je montré mon visage dans le cadre étroit de la porte, que la chanoinesse me reconnut; son œil était plus accoutumé que le mien à ces demi-ténèbres et son odorat plus résigné aux odeurs qui s'en exhalaient. Pour moi, l'épreuve fut rude: je reculais déjà, quand elle me retint.

—Ah! c'est vous, mon cher, me dit-elle, entrez.... mais entrez donc, ajouta-t-elle en me voyant hésiter; nous n'en sommes point aux façons, n'est-ce pas? C'est sans gêne ici.

La retraite m'était fermée; je franchis le seuil, et petit à petit les objets devinrent plus distincts.

—Vous le voyez, reprit la chanoinesse, pas moyen de quitter mes fourneaux. Vous auriez pu gratter vingt ans à la porte que je ne me serais point dérangée pour cela. Je suis dans le feu de la chose. Que je tourne l'œil seulement, et mon ragoût tournera aussi. Mais asseyez-vous donc, mon cher.

Cette offre était plus généreuse que susceptible d'exécution, et, en la faisant, la chanoinesse cédait à une inspiration de cœur plutôt qu'à une appréciation exacte de son mobilier. Pour s'asseoir, il eût fallu un siége, et j'en cherchais vainement des yeux. Quel parti prendre? En faire la remarque, c'eût été détruire une illusion et lui infliger une humiliation gratuite; je m'ingéniai, j'imaginai un biais, et finis par trouver un point d'appui sur l'angle d'une table de cuisine. C'était un acte chevaleresque et d'autant plus méritoire, que la chanoinesse ne m'en sut aucun gré; sa pensée était ailleurs; elle appartenait tout entière à ses opérations: son œil y était attaché, le ton de ses joues s'élevait jusqu'à l'écarlate, les pans de sa jupe étanchaient avec peine la sueur qui coulait de son front, et elle n'accordait pas de trêve à son infatigable main, à cette main, hélas! consacrée aux Muses et si évidemment détournée du service de l'institution. Enfin, elle parut se souvenir que j'étais là.

—Vous permettez, mon cher, me dit-elle; encore quelques tours, et la liaison est au point. Que voulez-vous? il faut dîner: c'est le cri et la loi des êtres; aucun ne s'y dérobe, pas plus le lion que le colibri. J'en suis là, et vous aussi, n'est-ce pas?

—Dame! chanoinesse, j'y fais de mon mieux!

—Comme moi! mon cher, comme moi. Hier encore j'avais une fille de service; il a fallu la congédier sans trompette ni tambour. Pas moyen d'en garder une aujourd'hui! C'est exigeant, c'est raisonneur, c'est pétri de vices. Celle-là, par exemple, une margot, une vachère qui arrivait de son trou, d'au milieu de ses poules, avec du fumier à ses sabots et de la paille du grenier dans ses cheveux; une fille qui ne savait rien de rien, n'ayant de service qu'auprès des muletiers; une machine enfin, un bloc à tournebroche; eh bien! le croiriez-vous, mon cher? Je vous le donne en cent, en mille, en autant que vous voudrez: devinez.

—J'y renonce, chanoinesse.

—Ça se plaignait de la nourriture, reprit-elle avec un accent et un geste assortis à l'exclamation.

—C'est comme je vous le dis, mon cher! Ça se plaignait de la nourriture. Voilà du fabuleux: l'eussiez-vous imaginé? J'étais hors de moi: pour un rien je l'aurais bourrée de paille et de foin. Non voyez-vous, on est trop indulgent pour cette engeance-là; elle se gâte à faire frémir. Ça devient ruineux pour les maisons; ça dévore comme des hyènes. Et puis, s'il faut tout vous dire, je leur ai découvert un défaut secret bien plus grave encore, quelque chose d'affreux qu'on ne leur soupçonnait pas, un vice nouveau, mon cher, tout nouveau, mon cher, tout nouveau et dont elles s'infectent de plus en plus.

—Chanoinesse, vous m'effrayez.

—Il y a certes de quoi; car, si le mal gagne, adieu le service: chacun ratissera ses carottes, et écossera ses pois. Figurez-vous, mon cher, ajouta Eulalie en s'appesantissant sur chaque mot, que ça veut être payé exactement.

—Là, voyez-vous? m'écriai-je.

—Payé exactement, reprit-elle en brandissant sa cuiller à pot; c'est littéral. Voilà leur prétention. Quand je vous le disais mon cher: les mœurs s'altèrent, les mœurs s'altèrent.

Je fis un mouvement, et ce n'était pas sans motif. L'instrument qu'elle élevait dans les airs formait gouttière au-dessus de ma tête, et m'exposait, en vertu des lois de la gravitation, à en recevoir les écoulements. Il était naturel de soustraire aux effets de cette douche et ma personne et mes habits. Cependant, la chanoinesse se méprit sur le sens de cette démonstration; elle y vit un signe d'impatience:

—Du calme, mon cher, dit-elle; voilà que c'est enlevé; un roux seulement, et je suis à vous: l'affaire de vingt secondes tout au plus. Puis ça pourra mijoter seul et sans inconvénient. Vous m'excusez, n'est-ce pas?

—Comment? répondis-je. Mais c'est moi, chanoinesse, qui vous dois des excuses pour mon importunité.

—Partant, quittes, mon cher, reprit-elle en pressant ses opérations. Faut-il tout vous dire? J'en suis à serrer mon jeu. Les temps sont durs et je mange ma dernière violette. Voilà le fin mot.

En un clin d'œil, elle eut achevé ses dispositions, étouffé son feu sous des cendres, afin de maintenir une chaleur douce autour de son dîner, rétabli un peu d'ordre dans ce réduit et régénéré ses mains par des ablutions abondantes.

—Maintenant, me dit-elle, passon de l'autre côté. Vous êtes au bout de vos peines. Une robe et un coup de peigne; puis je vous appartiens sans limite ni restriction.

—A la bonne heure chanoinesse! j'ai à causer sérieusement avec vous.

—Sérieusement, mon cher; alors nous allons rire, dit-elle en m'accompagnant jusqu'au salon et s'échappant dans la pièce contiguë.

XVI. Plan défensif et offensif.—Comment les femmes s'habillent entre elles.

Ma faction fut plus longue qu'elle ne l'avait annoncé, et pendant vingt minutes je n'eus, pour me distraire des ennuis de l'attente, que le spectacle de ses quatre portraits. Enfin, elle parut dans tous ses atours et en habit de combat: la chevelure bien nattée, les cils passés au pinceau, les joues touchées de vermillon et le buste épanoui sous une guimpe entr'ouverte. Il n'y avait pas à s'y tromper: c'était une revanche du négligé dans lequel je l'avais surprise; elle craignait d'avoir déchu à mes yeux et voulait se relever par un coup d'éclat. Mon abord dut lui témoigner que son but était rempli.

—Vous voilà sous les armes? lui dis-je.

—Et au rempart, répliqua-t-elle en riant. Essayez de l'assaut.

—Eh! eh! chanoinesse, il ne faut jamais défier les fous. Vrai, vous êtes rayonnante aujourd'hui; vous incendiriez un glaçon. Mais laissons ces idées folâtres; il ne s'agit pas d'un vieux loup comme moi, mais d'un jeune homme auquel je m'intéresse et que je voudrais vous présenter.

—Un instant alors, un instant, s'écria-t-elle; je demande avant tout un renseignement précis. Ma maison est au complet, mon cher, et j'ai le droit d'être difficile. Voyons, parlez sincèrement: de quelle couleur est-il, ce jeune homme?

—De quelle couleur? dis-je; comment l'entendez-vous? à coup sûr, je ne vous offrirais point un nègre.

—Je m'en flatte, repliqua-t-elle, mais ce n'est pas tout: parlons des nuances. Est-ce un brun? est-ce un blond? voilà ma question mieux posée.

—C'est un très beau brun, dis-je en appuyant sur le mot avec une certaine confiance.

—Je m'en doutais, répondit-elle. Eh bien! tant pis, mon cher; mais ça ne fait pas pour moi. Encore un brun! on ne voit plus que cela dans la nature. Ils pullulent, les bruns! J'en ai huit déjà: que voulez-vous que je fasse d'un neuvième?

—Il y a bruns et bruns, chanoinesse!

—C'est toujours du même sac; ne m'en parlez pas. Avez-vous des blonds? je les accepte tous: ils m'assortiraient; des Prussiens, des Russes, des hommes du Nord, ce qu'il vous plaira. Et si vous voulez flatter mes goûts, tâchez de m'avoir un Scandinave. Je sens que je penche de ce côté. Là, un beau Scandinave! il ferait bien dans mon salon!

Une fois montée sur ce ton, la chanoinesse eut toutes les peines du monde à en rabattre. Il fallait qu'elle se fût bien mal trouvée des procédés d'un brun, pour qu'elle les enveloppât tous dans une condamnation sommaire et générale. Et, en revanche, elle persistait à se rejeter dans la nuance opposée et à demander un Scandinave à cors et à cris. J'intervins, et essayai de ménager à Lucien le privilége d'une exception. J'en parlai comme d'un brun à part, hors ligne, et qui, en tout et pour tout, ferait honneur à ses maîtres. Ce moyen eut peu de succès.

—Non, mon cher, non, dit la chanoinesse. il n'y en a ni de meilleurs, ni de pires parmi eux; qui en a vu un en a vu cent. C'est vu, c'est jugé: j'y renonce.

Je me rejetai alors vers d'autres motifs en raison desquels il me semblait naturel et avantageux de se relâcher de cette rigueur. Pour Eulalie, Lucien n'était pas, ne pouvait pas être un intrus; il existait entre elle et lui un point commun, un lien, une affinité: tous deux sacrifiaient aux Muses. Une fois d'accord, leurs lyres pouvaient se confondre, fournir leurs vibrations de concert et se prêter un mutuel appui. J'allais donner à ceste idee les développements dont elle est susceptible, lorsque la chanoinesse m'arrêta.

—C'est cela, dit-elle, un godelureau de plus sur mes brisées! Comme si je n'en avais point assez! Mais d'où sortez-vous, mon cher, et aurais-je affaire à un ennemi? Vrai, je commence à concevoir des soupçons, tant vos propositions sont étranges. Un poëte! mais c'est comme si vous m'invitiez à réchauffer une couleuvre dans mon sein! Pour qu'il me dérobe mon procédé, n'est-ce pas? Pour qu'il me souffle mes églantines et me réduise au pain sec! Ah! Népomucène, Népomucène, devais-je attendre cela de vous?

Je jouais de malheur; de mes deux moyens de défense, l'un avait été cavalièrement écarté, l'autre passait pour un acte de trahison. J'en étais pour mes frais, et tout autre se fût retiré pour aller panser ses blessures. Moi, ces obstacles m'aiguillonnaient; j'y trouvais du piquant. De la part d'Eulalie, c'était au moins du nouveau; d'ordinaire, elle n'y mettait pas tant de façons. Que fis-je alors? Au lieu de me rattacher à de petites circonstances, je marchai droit au but, sans détours, sans finesses, avec feu, avec entraînement. Je racontai à la chanoinesse ce qu'était Lucien et comment il m'était arrivé de ses montagnes, avec un cœur fier et ardent, un esprit ouvert et vigoureux, une rudesse mêlée d'impétuosité. Je lui dis l'intérêt que je portais à ce jeune homme et comment cet intérêt s'était accru à mesure que je l'avais mieux apprécié; je ne cachai rien de ses imperfections et des singuliers scrupules dont il était parfois assiégé. L'analyse fut complète et dévoila cette âme jusqu'en ses derniers replis. De là, j'en vins le plus naturellement du monde au motif qui m'amenait près de la chanoinesse et au service que j'attendais d'un esprit aussi ingénieux et aussi expérimenté que le sien; je lui expliquai comment le cerveau de mon protégé s'était égaré à travers les espaces, et quelle passion violente, désordonnée, chimérique, y avait poussé des germes opiniâtres et dangereux. J'y ajoutai le détail des scènes étranges auxquelles cette passion avait donné lieu, les hallucinations, les élans imprévus, les rêves, les extases; enfin j'en nommai l'objet: la comtesse de Mauléon.

A mesure que je poursuivais cette confidence, il m'était facile de lire sur le visage d'Eulalie les impressions qu'elle en ressentait. Mon début ne produisit pas l'effet que j'étais fondé à en attendre, et pourtant j'y avait mis tout mon art. Ce portrait d'un adolescent neuf et brut encore, paré comme la pêche d'un premier duvet, sensible au contact comme un clavier, candide d'ailleurs, et surtout sauvage, n'éveilla ni émotion, ni curiosité, ni attendrissement. La chanoinesse l'écouta à peine, le pris avec des airs dédaigneux et comme une femme qui a huit bruns sous la main. Plus tard, lorsque j'en vins à la passion fougueuse que nourrissait mon héros et aux ravages qu'elle exerçait sur son organisation, l'attention devint plus vive et l'intérêt plus marqué; dans le regard, dans la pose, régnait un sentiment déjà meilleur. Un nom était au bout de tout cela, et Eulalie l'attendait. Quand je l'eus prononcé, il se fit en elle une révolution soudaine: l'air, l'accent, la physionomie, tout se transforma.

—Eh! mon cher, s'écria-t-elle, que ne disiez-vous cela tout de suite? Nous n'en serions pas depuis une heure à jouer aux propos interrompus. La comtesse de Mauléon! la comtesse de Mauléon! Mais! ne savez-vous pas que je la déteste! C'était bien la peine d'y mettre tant de façons! Vous, Népomucène, est-ce croyable? Un observateur comme vous? N'avoir pas deviné qu'entre femmes on a toujours plaisir à se déchirer, et entre femmes de lettres surtout! Allez, c'est une piètre campagne que vous venez de faire là.

—J'en conviens, chanoinesse, j'en conviens.

—Vous me demandez si je veux être du complot; mais, mon cher, je l'achèterais, votre complot, s'il était à vendre; vous êtes bien bon de le céder pour rien. Votre jeune homme je le prends: il est brun, c'est vrai; mais je le ferai teindre. D'ailleurs, la comtesse de Mauléon aime les bruns, et elle serait bien capable de mordre à celui-ci. Qu'elle y vienne! Je le lui arracherais plutôt des dents. La comtesse de Mauléon!

—Bravo, Eulalie! vous êtes superbe ainsi, superbe, en vérité, m'écriai-je. Et, en effet, elle avait l'aspect d'une Euménide.

—C'est que je l'exècre, voyez-vous, je l'exècre! Il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre le sentiment que je lui ai voué! Une femme qui a des succès! une femme qui vend ses livres! Et je pardonnerais cela!

—Vous avez raison, dis-je en attisant le feu; c'est impardonnable.

—Encore si elle avait du talent, poursuivit-elle; mais il faut être borgne, bancal, bossu et grêlé comme l'est cet idiot de public, pour trouver là-dedans l'ombre d'une idée, d'un sentiment, d'une beauté quelconque! Et cela s'imprime! et cela se vend! et cela trouve des imbéciles pour le lire et des éditeurs pour le lancer! Dérision! Qu'est-ce que cela prouve, mon cher? que nous sommes en pleine décadence, voilà tout.

—Ainsi, vous acceptez, chanoinesse?

—Si j'accepte! mais des quatre mains, si je les avais. Allez, vous serez satisfait de moi. Votre jeune homme! qui s'en soucie, de votre jeune homme? Il sera ce qu'il en sera, brun ou roux; peu importe maintenant; j'avais tort d'être aussi susceptible. C'est un instrument, voilà ce que je sais, et j'aurai la comtesse au bout de mon bras. Ah! quelle revanche! quelle revanche!

—Un plaisir des dieux, n'est-ce pas? lui dis-je.

—Il y a si longtemps que cela couve! reprit-elle en exhalant un soupir, si longtemps! Et comme j'en ai souffert! Chacun de ses succès a été pour moi un coup de poignard; je ne pouvais entendre son éloge qu'il ne me vint un peu de fiel au cœur et aux lèvres. Et chaque jour c'était ainsi; partout on me poursuivait de ce nom! La comtesse par-ci, la comtesse par-ci, la comtesse par-là; telle œuvre est charmante, telle autre sublime. Il n'y en avait que pour elle, mon cher; et, de mes clairs-de-lune, pas un mot. Et vous ne voulez pas que je me venge!

—Mais au contraire, repliquai-je; rien de plus légitime que ce sentiment. Je m'y associe, je le partage, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Seulement, il ne faut pas y aller en aveugle; il faut que les coups portent et qu'ils soient bien assurés. Voyons, parlons-en.

—Soyez en repos, mon cher, dit-elle avec un sourire qu'eussent envié les démons; les choses iront à votre gré. Envoyez-moi le jeune homme, de quelque nuance qu'il soit. D'ici là j'aurai arrangé mon plan, dressé mes batteries, chargé mes pièces et préparé mes munitions. Et ne vous en mêlez pas surtout: vous frapperiez trop mollement. Il n'y a que les femmes pour se tailler des vêtements complets et n'y pas ménager les doublures. Allez, je lui en prépare un où rien ne manquera.

—Adieu donc, chanoinesse, j'abdique entre vos mains.

—Adieu, mon cher, et je ne vous reconduis pas. En causant, j'ai oublie mes fourneaux: pourvu que mon diner ne soit pas brulé! Mais n'importe: j'ai mon supplément aujourd'hui. O! la vengeance! la vengeance! quel morceau de roi!

XVII. Où l'on essaie de faire un trait sur les amours à distance et leurs procédés ingénieux.

Pendant que je poursuivais mes negociations avec la chanoinesse, Lucien ne demeurait pas inactif et donnait à sa passion tout l'essor compatible avec son inexpérience et sa candeur. Aucune de ses démarches ne m'échappait; je le suivais de l'œil et y prenais un goût extrême. Rien de plus curieux qu'un premier amour, surtout quand il s'agite dans les espaces et n'a pas encore touché aux rivages du monde réel.

Mon jeune homme en était là; il avait un pied dans le pays des rêves. Depuis qu'il avait vu la comtesse, l'état du cerveau avait empire chez lui, et pourtant il ne s'en degageait rien qui fût de nature à m'alarmer. Point d'éclat, point de bruit, mais une adoration discrète et solitaire. On eût dit que notre amoureux ne cherchait et ne voyait rien au-delà. C'est qu'il était à cet âge où le cœur se suffit et vit de sa propre substance, où l'imagination touche les objets de son prisme et les grossit en les colorant. C'est qu'il en était aux débuts naïfs de la passion, et qu'heureux ainsi il n'aspirait pas à des joies plus grandes.

Il me faudrait des semaines et des mois pour vous raconter tout ce que Lucien dépensa alors en savante combinaisons, en manege ingénieux, en stations prolongées et en confidences aux étoiles. J'ai lu des poemes qui n'offrent ni cette variété, ni cet intérêt, et où les episodes n'abondent pas au même degré. Il n'avait pas accès chez la comtesse, et, pour y suppleer, il en était réduit aux hommages silencieux et aux contemplations à distance. Vous riez! n'y auriez-vous jamais passé? Non? Alors je vous plains: ces corvées ne sont pas sans charme. Lucien les prenait fort au sérieux. Mon Dieu! avec plus d'expérience il aurait pu s'en affranchir. La porte de Mme de Mouléon n'était pas de celles qui se ferment devant les visages nouveaux, et le moindre appui eût suffi pour lui en procurer l'entrée. Mais Mérinval n'y fit point d'effort; son instinct y répugnait: il n'osait pas se livrer et craignait qu'on ne le pénétrât. Vis-à-vis d'inconnus, il se refusait même à prononcer le nom préféré, de peur que son accent ne le trahît et que sa rougeur n'éveillât le soupçon. Il avait toutes les délicatesses d'un sentiment vrai et la pudeur discrète qui s'y attache.

De là, mille stratagèmes et mille moyens: de là, bien des campagnes au sein des lieux publics, des promenades, des théâtres, des concerts, pour abolir à quoi? Au frôlement d'une robe ou à la rencontre d'un regard. Et encore étaient-ce là les plus heureuses. Que de fois Lucien rentra le soir, trempe jusqu'aux ôs, accablé de fatigue et mourant de faim, sans qu'aucun éclair de bonheur, même le plus fugitif, fût venu le payer de ses souffrances volontaires! Que de fois il attendit sa divinite du côté d'un passage, tandis qu'elle s'éloignait de l'autre côté! Que de fois il atteignit des chevaux lancés à grand train et dépassa un carrosse pour y decouvrir un autre visage que le sien! Que de fois, dans une foule, trompé par la couleur d'une robe ou la forme d'un chapeau, il s'élança d'un bond impétueux et se fit meurtrir et maudire pour ne recueillir qu'un douloureux désappointement! Que de distances parcourues en vain! que de courses à outrance! que de feutres et de vêtements fripés! que de chaussures exposées au contact de l'humide élément ou succombant avant l'âge aux excès d'un service ruineux!

Mais aussi quelle revanche lorsqu'il l'appercevait, et comme il se trouvait amplement dédommagé de toutes ses misères! Quelle joie de suivre le sillon lumineux qu'elle traçait en marchant, de respirer le même air, de presser le même sol, de s'asseoir dans la même enceinte! Etait-ce au spectacle? il s'associait à ses impression, à ses larmes, à son sourire. Etait-ce dans un jardin public? il s'enivrait de tout ce qu'il avait sous les yeux, du jeu des eaux et des reflets de la lumière, du chant des oiseaux et des parfums des fleurs. Puis de quels regards il la poursuivait! Comme il y exprimait les feux et les troubles de son âme! Et pourtant, si les yeux de la comtesse venait à rencontrer les siens, il se détournait avec une sorte de confusion et comme un enfant que l'on prend en faute! C'est qu'il se trouvait bien hardi de prétendre si haut et qu'à aucun prix il n'eût voulu donner à ses assiduités une signification plus précise. A quoi bon? Ses joies intérieures lui suffisaient, et il se gardait de les exposer au souffle de l'ironie ou de l'indifférence.

Que de fois, le soir, je le surpris rôdant autour du domicile de la comtesse, épiant à travers les lames des persiennes ses plus imperceptibles mouvements cherchant à suivre son ombre aux reflets des clartés intérieures! Que de fois je l'aperçus, dans le courant du jour, allant et venant en face de l'hôtel, ou bien achevant sous les portes voisines d'interminables factions, et cela pour le seul et rapide plaisir de la voir monter en voiture et s'éloigner ensuite de toute la vitesse de l'attelage! Et que de précautions pour que ce manège ne fût pas remarqué! Quel art dans sa contenance! Quel soin pour que sa présence eût un air naturel! Comme il composait ses allures et son maintien! Comme il se cachait des voisins et des portiers surtout! Quels regards défiants il jetait sur tout le monde! Un criminel n'y eût pas mis tant de ruses ni un comédien tant d'apprêts. Rencontrait-il quelqu'un? il s'effaçait à l'instant en homme qui n'a pas la conscience tranquille. On eût dit vraiment que tout passant avait des comptes à lui demander et pouvait lire sur son front l'énigme enchanteresse de son cœur. Dans chacun d'eux il voyait un espion ou un ennemi.

C'est ainsi que Lucien s'essayait à l'amour; il en était encore aux ferveurs et aux naïvetés d'un culte solitaire. Il s'y consumait et s'y lassait sans profit. Certes, si la comtesse l'avait vu se morfondre de cette façon, elle eût fait la moitié du chemin et ne se serait pas refusée à abréger le temps de son épreuve. Malheureusement, ces soupirs étaient trop discrets pour arriver jusqu'à elle, et il n'entrait pas dans ses habitudes de pénétrer à de telles distances les intentions de ses soupirants. De ce côté, les peines de notre amoureux furent donc perdues. Seul, j'aurais pu y voir égard, me porter au secours de cette âme blessée, lui ouvrir les voies et supprimer les délais. Vingt fois je fus sur le point de prendre ce parti et de me prêter à ce que je ne pouvais vaincre. Mais, à l'exécution, toujours ma main recula, comme si elle eût été arrêtée par d'invincibles empêchements. C'est le pressentiment qui agissait; c'est l'instinct mystérieux du salut qui me conseillait de ne pas courir aux abîmes. En vain essayais-je de persister; la force me manquait pour affronter un avenir ténébreux. Ainsi averti, je n'hésitai plus et résolus de pousser la résistance jusqu'au bout. [*A continuer.*]

THEODOSE S. ROBIN, Juge de Paix dans le Premier Arrondissement, Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas.

ONEZIME A. GUIDRY, Notaire Public dans et pour la Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas. Avril 7.

ULYSSE GABEREL, Encanteur Publique et Collecteur pour la Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas. Mars 10.

THEODOSE S. ROBIN, Notaire Public dans et pour la Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas.

ALBERT DEJEAN, Avocat et Conseiller, Opelousas, Le., s'occuppera toute affaire concernant sa profession, tant dans la paroisse de St. Landry que dans les paroisses avoisinantes.

ED. P. DOREMUS, Dentiste, offre respectueusement ses services à ses amis et au public en général. Tout ordre laissé à ce bureau sera promptement exécuté. Opelousas, 3 Mars, 1855.

THEODOSE S. ROBIN, Avocat, offre ses ses services à ses amis et au public du Quatorzième et Quinzième District Judiciaire. Son bureau est aux Opelousas. Avril

LE DOCTEUR F. BURR, Dentiste, apres vingt-cinq ans d'expérience dans sa profession, offre ses services au public en général, on le trouvera presque tous les jours aux Opelousas, où à sa demeure tout près du village. Mars 17.

JOHN MACDONALD, Ingénieur Civil et Arpenteur, offre ses services au public, il exécutera immédiatement toutes les commandes qui lui seront données. S'adresser à Mr. Charles N. Ealer, encoignure des rues Maine et Landry, Opelousas.

ANDERSON & THOMPSON, Entrepôt de Marchandises et d'Expédition, Washington, La., ayant complémetent installé leur magasin de dépôt dans Water street, sont préparés à recevoir: Coton, Mélasse, Sucre, et toute espèce de produits et de marchandises que l'on leur enverra pour vendre ou pour être vendue en commission par les consignataires.

CHAS. N. EALER ET CIE. viennent de recevoir un grand assertiment de Belles MONTRES, BIJOUTERIE, etc., de différentes qualités, qu'ils offrent à des prix réduits, pour du comptant. Toute espèce d'ouvrage, concernant leur métier, sera exécuté d'une manière satisfaisante. M. Ealer continuera à donner son attention personnelle à la réparation des Montres, et dans cette occupation il tachera de faire plaisir à ses nombreux amis et au public. Bureau, enc. des rues Maine et Landry, Opelousas.

PARTI MARRON DE L'HABITATION du soussigné, à la Prairie Plaisance, le 19 Février dernier, un Nègre, nommé JOHN, âgé d'environ 23 ans, parlant l'Anglais et le Français, taille, 5 pieds 10 pouces, teint rougeâtre. Il a une cicatrice à la main, et deux ou trois dents de la machoire supérieure qui lui manquent.

Le soussigné donnera une récompense libérale à quiconque le ramènera chez lui, ou le mettra dans une geôle afin qu'il puisse l'avoir. Mars 31.
ONEZIME P. PITRE.

NOTICE.—Tous ceux qui doivent à la société T. LASTRAPES & CO. soit par comptes ou billets, et qui n'auront pas, réglé d'ici à la fin du présent mois, sont notifiés que les dits comptes ou billets seront remis à Mr. Albert Déjean, notre Avocat, qui sera chargé d'en faire la collection immédiatement.
T. LASTRAPES & CO.
Opelousas, 7 Avril, 1855.

AVIS.—Tous ceux qui sont acquéreurs à la vente des effets de la succession de feu NICOLAS AMY et d'EUGENIE RICHARD, son épouse, décédée, sont avertis que le premier paiement sera dû le 1er Avril, 1855, et que s'ils veulent s'éviter des frais ils viendront payer à échéance au soussigné, à son bureau, aux Opelousas. Mars 31.
ALBERT DEJEAN, Avocat de la Succession.

AVIS AUX CONTRIBUABLES.—Le soussigné, Collecteur de la Taxe de Paroisse pour l'année 1854, demeurera au Bureau de Messrs. F. & E. N. Cullom, aux Opelousas, pendant trente jours consécutifs (les Dimanches exceptés), à compter du 9 courant, dans le but de recevoir les Taxes de ceux qui n'auraient pas profité de l'occasion à eux offerte dans un avis précédent.

Après le 12 Mai prochain, toutes les Taxes qui ne seraient pas payées, seront collectées conformément à la loi. Opelousas, 7 Avril, 1855.
ELBERT GANTT,
Collecteur des Taxes de Paroisse.

EDUCATION.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidée par Mmlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Première Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront comprises les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Mantien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'instructrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal, à l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixés par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commencement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musixue sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
Le Peinture	20 00
Ouvrages à l'Aiguelle	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 10, 1855.

OFFICIEL.

A VENDRE L'ENTERPRISE du PONT de WASHINGTON.—Les soussignés, Commissionaires nommés par le Jury de Police de St. Landry, à sa dernière réunion de surveiller la construction d'un NOUVEAU PONT sur le Bayou CARRON, entre Washington et les Opelousas, vendront à la plus basse adjudication, au lieu où existe maintenant l'ancien Pont, MARDI, le 24 Avril prochain, l'enterprise de la construction d'un nouveau Pont, on trouvera le plan en s'addressant au Post-office de Washington, et le jour de la vente, le dit plan sera sur les lieux.

L. T. BUSHNELL,
S. B. HARMAN,
JOHN GARVIN,
M. MUSSANDS,
Mars 24. ELISHA ANDRUS.

BATEAUX A VAPEUR.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS ET WASHINGTON.—Le steamer RED RIVER, Capt. R. J. Dorsey, bien connu dans notre navigation comme bon marcheur et excellent bateau, ayant été completement réparé, reprend sa place comme paquebot régulier entre les Opelousas et la Nlle.-Orleans, sous le commandement du Capt. Dorsey.

Le Red River continuera dans notre navigation pendant toute la saison, et transportera le frêt et les passagers aux taux ordinaires.

Dans les eaux basses, il sera remplacé par un bateau tirant moins d'eau.

Pour frêt ou passage, (ses emménagemens étant des meilleurs,) s'adresser à bord ou à
ANDERSON & THOMPSON, Washington.

PAQUEBOT ENTRE LA NLLE.-ORLEANS, WASHINGTON ET LE BAYOU BŒUF.—Le bateau-à-vapeur fin marcheur et très élégant, SYDONIA, Capitaine Gustave Lomaillier, expressément construit pour cette navigation, fera désormais des voyages réguliers entre les Opelousas, Washington, le Bayou Bœuf et la Nouvelle-Orléans. Il est bon marcheur, sûr, confortable, bien construit et tirant peu d'eau. Les officiers porteront toute leur attention à satisfaire ceux qui daigneront les encourager. Pour plus amples informations, s'adresser à bord. Mars 31.

PAQUEBOT DE LE NLLE-ORLEANS ET DE WASHINGTON.—Le steamship A. FUSELIER, Capitaine John Lyons, reprend, cette saison, sa place dans notre navigation, et partira de la Nouvelle-Orléans, MARDI, le 3 April, at 5 heures P. M. Le Fuselier est un steamer de première class, et possède une réputation comme bateau sain, dans tous les bureaux d'assurance de la Nouvelle-Orléans. Il est d'une solidité et d'une force extraordinaires, et est un des plus fin marcheurs que nous ayons dans notre navigation. Il a de bons aménagemens pour une trentain de passagers. Fret, raisonnable; prix du passage, 6 piastres d'ici à la Nouvelle-Orléans et *vice versa*. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à ses Agents, CHAS. DE BLANC, Nlle.-Orléans, ou à ANDERSON & THOMPSON, Washington.

Prospectus of "The Opelousas Patriot."

THE UNDERSIGNED will commence the publication, in the town of Opelousas, on SATURDAY, March 3, of a Weekly Newspaper, in the French and English Languages, to be entitled "THE OPELOUSAS PATRIOT," devoted to the periodical dissemination of all intelligence of a Local, Political, Statistical and Miscellaneous character, calculated to please and inform the various classes of readers who may consult its columns.

In Politics, the "Patriot" will be Independent, but not Neutral. The Editors will freely expose to the public inspection the tendency of Public Measures and the conduct of Public Men. Renouncing such names as "Whig" or "Democrat," whether implying censure or praise, they will watch closely the current of events, with the view of commending what is good and condemning what is bad. Measures promotive of the general welfare will be advocated, irrespective of the sources whence they emanate; while the official conduct of public servants will be fearlessly but respectfully exposed to the general scrutiny, in such terms as circumstances may justify.

In the Miscellaneous department, the "Patriot" will embrace such articles as may be deemed best suited to the tastes of its readers; and these articles, whether original or selected, will be concise, brief and practical. Under this department will be included such items as have a tendency to direct public inquiry to the best means of promoting the Agricultural interests and the general business pursuits of our own Parish.

The Editors of the "Patriot" will use every exertion to impart peculiar interest to the Local department. But little is known abroad of the vast but undeveloped country embraced within the limits of the old County of Opelousas. The statistics, population, topography and general resources of this region will, from time to time, receive attention commensurate with their importance. The health, beauty and fertility of the country offer many inducements to immigration; and no pains will be spared to portray adequately these attractive features—to invite population and enterprise to our soil, in order to develop its resources and enhance its wealth.

Much care will be bestowed upon the Editorial department, and writers of acknowledged ability will occasionally contribute to its columns. In its Typographical execution, the "Patriot" will challenge comparison with its most attractive cotemporaries.

All articles of general interest, when briefly written and accompanied by the names of the writers, will be inserted; while communications of a personal character will invariably be rejected. In advancing their opinions, the Editors will do so courteously, avoiding every expression calculated to wound the most delicate sensibility.

The Editors have embarked in their enterprise with zeal and confidence, at the instance of many public-spirited friends. With a full determination to succeed, they will spare neither industry nor capital to win the public confidence, and to deserve general patronage.

The "Patriot" will be published at the moderate rate of TWO DOLLARS AND FIFTY CENTS a year, payable in advance—thus placing it within the reach of a numerous circle of readers.

ALBERT DEJEAN,
CYRUS THOMPSON,
ALF. LIVINGSTON.

Opelousas, February, 1855.